

VIRGILE

**LE SOUCI
DE LA TERRE**

NOUVELLE TRADUCTION DES *GÉORGIQUES*
PAR FRÉDÉRIC BOYER

nrf

GALLIMARD

LE SOUCI DE LA TERRE

VIRGILE

LE SOUCI
DE LA TERRE

*Nouvelle traduction des Géorgiques
par Frédéric Boyer*

nrf

GALLIMARD

Mon idée n'est pas de rafraîchir un ancien style. Il ne s'agit pas de prendre d'anciennes formes et de les ordonner selon les exigences du goût nouveau. Ce dont il s'agit en réalité, c'est de parler, peut-être inconsciemment, la langue ancienne, mais de la parler de telle manière qu'elle appartienne au nouveau monde, sans pour autant appartenir nécessairement au goût de celui-ci.

LUDWIG WITGENSTEIN
Remarques mêlées
cité par Emmanuel Hocquard
Le cours de Pise

FAIRE VIRGILE

Préface de Frédéric Boyer

Passer de Mantoue à Naples. Chassé du toit paternel et des bords sinueux du Mincio, exproprié un temps de ses terres, garder toujours le souvenir de Mantoue et de ses prairies. Poète né paysan, quitter sa naissance obscure et se faire réapparaître dans un poème en berger chanteur. Avoir lu Hésiode, Théocrite, Caton, Varron. S'intéresser avec eux à la *res rustica* (la matière agricole) dont on parle beaucoup à présent que l'on prétend occuper aux champs les vétérans désœuvrés des guerres civiles qui ont déchiré la République. Et après que ces guerres ont probablement causé ravages, rapines, famines, destructions des récoltes et des domaines agraires. Être contemporain de Tite-Live et d'Horace. N'avoir que vingt et un ans quand éclate la guerre civile qui conduit à la fin de la République romaine. Apprendre que César est assassiné. Avoir connu ainsi les dernières convulsions de la République romaine et développé son œuvre pendant l'âge augustéen, période de paix et de création, diront les chroniqueurs. Être hanté par un passé de violences et de mystères, saturé de souvenirs mythologiques et de héros fondateurs. Lire quatre jours durant après l'éclatante victoire d'Octave, futur Auguste, à Actium (au sud de l'île de Corfou) et à Alexandrie, les quatre livres de cet étrange poème composé à l'invitation de son protecteur, Mécène, lui-même conseiller d'Octave. Faire ainsi l'éloge de la terre italienne. Devenir un

auteur envié, considéré comme idéologiquement proche du nouveau régime. Voir ses *Bucoliques* chantées au théâtre. Pourtant choisir de rester dans l'ombre, ne pas vivre à Rome mais à Naples. Finir son poème sur une sorte de communisme monarchique et agraire calqué sur la description de l'organisation sociale des abeilles dont on pensait à l'époque qu'elles avaient des rois et non des reines. S'enflammer de la folie érotique qui s'empare de tous au printemps : animaux sauvages, juments, adolescents. Rêver ou écrire rêver d'une vie champêtre, d'un repos rural, loin du Forum, de ses délires, de ses éclats. Sympathiser avec les animaux. Contempler le ciel et les orages. Les mers et leurs détroits agités. Les étoiles et les arbres. Troupeaux et paysans. Rêver de prairies vides, de forêts, de grands espaces pour en cultiver un petit. Enchâsser les histoires de la tradition, exemples mythologiques, comme des poèmes gigognes. Couper, digresser, énumérer, copier et compiler d'autres œuvres, d'autres savoirs. Louer la terre, l'activité pacifique agricole. Avoir peur des serpents et des taons. Chanter les siestes dans les champs. La contemplation de la vie et des saisons. Mais édifier dans un rêve délirant sa propre gloire, son propre mythe, et s'imaginer ainsi bâtisseur d'un temple de marbre dans une vaste prairie verdoyante, sur les rives du Mincio. Y placer César (c'est-à-dire Auguste) comme le dieu du temple. Se rêver maître des courses et des jeux. Se décrire halluciné le front ceint d'une couronne d'olivier, et dans tout l'éclat de la pourpre, décerner les prix au combat. Et pourquoi pas aller jusqu'à graver dans l'or et dans l'ivoire les batailles et les trophées de l'Empereur ? Pas tout à fait une épopée pourtant. Mais romain se prendre pour Hésiode. Mettre aussi de l'épique dans les champs et le ciel, les forêts, les rivières. Dans les ruches et les étables. Jusque dans les anamorphoses des arbres et des fruits selon des greffes monstrueuses. Et voir ainsi des poiriers donner des pommes. Voir un jour le marbre des statues pleurer. Vanter la solitude. La sienne. Décrire

celle extrême d'Orphée. Chanter les victoires du nouveau César et, ironiquement peut-être, se retirer pour se distraire avec des chansons de bergers à l'ombre des hêtres. Se désœuvrer. Se désorienter. Faire revenir mythes, rêves, anecdotes. Faire des listes de tout. Des descriptions rapides. Célébrer moins le travail lui-même que le souci des choses, des temps, des êtres, des territoires. Moins la transformation que l'attention ou le soin à apporter. *Cura*, en latin. Sollicitude, souci, soin, attention, tourment et amour. S'attacher à la terre, l'antique Gê, la terre mère et nourricière. Donner quelques brèves visions dans le poème de la variété et de la force créatrice de la nature : beauté sculpturale de certains animaux, comme la vache, ou le jeune étalon qui se risque sur un pont ; complicité muette et profonde des bêtes et de l'homme devant les changements et les vicissitudes des saisons ; souvenir du premier printemps du monde ; images fugitives de la fourmi et de ses œufs sur un minuscule chemin perdu, des foulques marines sur le sable avant la tempête, de la joie retrouvée des corbeaux au printemps, de la noirceur d'un serpent venimeux dans les herbes au soleil... Écrire comme si tout restait à découvrir et à contempler, et comme si tout était déjà trop tard. Ne jamais avoir oublié sa naissance obscure. Quitter cette terre à peut-être cinquante ans, le premier jour de l'automne, dans le sud de l'Italie, sans avoir pu achever *L'Énéide*.

Faire le deuil. Je n'avais pas achevé la traduction de ce livre sur la création, sur la domestication et l'habitation des terres et des vivants, que je fus frappé deux fois en l'espace de quelques mois par le deuil de personnes très aimées, très proches. Deux fois confronté à la perte et à la mort entre l'été et l'hiver. Je me rappelle avoir pensé qu'il fallait que je leur parle, à tous les deux, mes chers disparus, de cette traduction qui m'apparaissait soudain autant impossible à achever qu'il le serait de m'entretenir désormais avec eux, Anne et Paul. Symptôme dérisoire, j'attribuai alors à mon chagrin mon impuissance à trouver la forme susceptible, dans la langue française contemporaine, de faire écho d'une façon ou d'une autre à la scansion latine de l'hexamètre dactylique. Comme, et cela contrairement à beaucoup de mes amis qui me disaient s'entretenir avec leurs morts et disparus, je ne croyais pas à la pensée magique de pouvoir communiquer avec ceux qui furent mes interlocuteurs, de longues années durant, et à présent que j'étais seul, privé définitivement de leur présence chaleureuse, animée, leur forme charnelle et parlante me manquait jusque dans ma prétention ridicule de poursuivre sans eux ce travail de traduction entamé de leur vivant. Le deuil défait les rythmes quotidiens, les rend odieux ou absurdes. Comment reproduire une scansion rythmée, la forme d'un chant, avec les coups et les syncopes, dans un vers

français syllabique? Comment retrouver sans eux, les disparus, une langue pour vivre et aimer, pour comprendre d'autres langues, d'autres existences? Cette forme introuvable, pendant des mois de deuil, m'obséda au point de se confondre avec l'objet du deuil lui-même. Comment traduire plus de deux mille vers en suivant les mesures scandées d'un mètre trop longtemps traduit par notre alexandrin syllabique? Comment inventer une forme moderne de lecture et de translation de la matière latine, pour y tailler en quelque sorte un vers nouveau? Je ne mens pas, j'ai dû reprendre l'ensemble au moins quatre, cinq, dix fois, en tentant plusieurs dispositifs versifiés ou non, que je faisais disparaître. J'ai finalement opté pour des versets libres, aux rythmes divers, mais qui reproduiraient au moins la dramaturgie du poème telle que je l'ai lue en traduisant. Pour en donner non seulement une traduction mais surtout un acte de lecture, projeté dans l'espace vivant de l'écriture.

Donc remonter le temps. 2045 années plus tôt. 27 avant notre ère, Octave devient empereur sous le nom d'Auguste, après plusieurs guerres civiles et de nombreuses campagnes militaires. Virgile deux ans plus tôt encore, en 29, a probablement achevé, si l'on en croit Servius son célèbre commentateur du IV^e siècle, une première édition du texte, mais qui sera remaniée trois ans plus tard en 26, pour faire étonnamment apparaître dans le dernier livre la *fabula Orphei*, l'histoire ou la fable d'Orphée dont l'amour pour Eurydice provoqua la mort de la jeune femme alors même que l'impossible retour sur terre, à la lumière, semblait se réaliser. Histoire curieusement enchâssée ici dans le mythe d'Aristée, qui apprend que le chagrin et le désespoir d'Orphée seraient la cause de la destruction brutale de ses abeilles. Étrange vengeance, imaginée à la toute fin de la composition du poème, si l'on en croit encore les exégètes des manuscrits. Quatre livres et deux mille vers environ consacrés à la terre et à l'élevage tels que les reproduit dans sa forme la plus ancienne le *Codex Medicus*, du V^e siècle, conservé à Florence. À quoi peut bien aujourd'hui nous servir un tel ouvrage, rédigé dans la campagne italienne il y a plus de deux mille ans, probablement dès 37 avant J.-C. ? Virgile annonce son projet dès l'ouverture de son œuvre : traiter en quatre livres des techniques et des arts de la *res rustica*, la matière agricole : les travaux des

champs, les arbres et la vigne, l'élevage et l'apiculture. Curieux ouvrage en réalité comme greffé de digressions entraînant le lecteur bien au-delà des champs et des cultures. Acte poétique avant tout: écrire le chant de la terre, de ses transformations. Et une intention que l'on peut partager encore aujourd'hui, voire davantage au regard de la situation écologique critique de notre monde: célébrer notre obscure condition terrestre dont nous semblons nous éloigner toujours davantage, vanter notre relation à la terre et au vivant, nous qui rêvons ou cauchemardons une fuite possible loin de la Terre.

Aimer les détails : *Alors la triste corneille appelle la pluie à pleine voix, et de long en large traîne sa solitude sur le sable sec.* La beauté du monde se précise. L'attention du poète porte sur de brèves images qui émaillent son propos didactique et finissent par créer de minuscules poèmes rapides à l'intérieur d'une épopée agreste. *Brassées craquantes de frêles tiges du lupin.* Dresser des listes : étoiles, outils, peuples, greffes, espèces végétales... Moins par souci didactique ou scientifique que pour développer, étirer le poème du monde, depuis les plus petites choses jusqu'aux plus vastes. Des abeilles aux Cyclopes. *Admirer le spectacle des choses minuscules,* propose alors le poète à son protecteur, et à son lecteur. Se souvenir, au cours du travail de traduction, des paroles du poète américain Charles Reznikoff : « Je n'ai pas inventé ce monde, je l'ai senti. » Il y a loin de Virgile à Reznikoff. Oui, mais. Proposer ainsi de relire le poète latin qui a voulu penser les choses telles qu'elles existent, se contemplent, se racontent. Et telles qu'il les éprouvait avec ses moyens, ses recours à différents savoirs et discours, de façon à la fois savante, mythologique et objective. Il faut ainsi apprendre à lire différemment les œuvres anciennes. Les quatre livres de ce long poème n'ont de cohérence que vaguement empruntée à l'organisation académique de ces matières, en référence à plusieurs modèles comme celui de Varron. L'essentiel n'est plus là. Ce qui détonne, ce

sont les digressions multiples, et l'attention extrême et bienveillante aux détails: *On voit souvent le conducteur d'un âne lent, les flancs chargés d'huile ou de fruits sans grande valeur, revenir de la ville avec une meule en pierre ou une pâte de poix noire.* Ou encore: *Et souvent, de son abri profond, la fourmi extrait ses œufs en empruntant toujours la même petite route.* Et aussi: *Les cerfs serrés en colonnes, engourdis sous une masse de neige fraîche, qui dépassent à peine de la pointe de leurs cornes...* Le chant se construit par l'accumulation de minuscules fragments insérés au cœur de considérations plus rhétoriques, parfois académiques ou techniques, pour créer un art poétique du discontinu, associé à une passion des listes, des nomenclatures et des énumérations de toutes sortes: outils agricoles, espèces de plantes et d'arbres, procédés de bouturages, de greffes, fleuves, astres, calamités naturelles, techniques d'élevage, d'irrigation, de chasse, ou recettes diverses et leurs ingrédients, rappels de rites et de cérémonies, citations mythologiques... *Il est si important de vaincre ces sujets par les mots et d'ajouter cet éclat à de si petites choses,* écrit-il. Affirmant ainsi l'unité du poème par le détail et le multiple. Entraînant également avec régularité son lecteur dans des micro-narrations parallèles, souvent restées célèbres, et qui s'immiscent en quelque sorte dans le mouvement didactique. Ces montages accélérés, dans la structure de l'hexamètre, rythme traditionnel de l'épopée, créent une nouvelle continuité, une nouvelle façon de chanter et de rythmer le mètre épique. Il ne s'agit plus de poésie didactique dans le fond, ni même d'épopée ou de contre-épopée, le poète lui-même s'amusant à brouiller les pistes: *Moi je ne cherche pas avec mes poèmes à tout dire / Non, aurais-je même cent langues, cent bouches, et une voix de fer.*

Faire un chant écrit. On dirait aujourd’hui un chant de cowboy, pour célébrer le réveil des prairies, *au printemps neuf/ quand fond l’eau glacée des montagnes blanches/ que le vent défait le sol poudreux*. Un des modèles et des inspireurs de Virgile, Théocrite, dans l’Égypte des Ptolémées, parlait bien lui de *eidulion boukolikon*, littéralement une petite chanson imagée des bouviers, des gardiens de vaches. Poème-image à chanter. Se souvenir que Virgile lui-même a lu en public ses *Géorgiques*. Parce que, dans l’Antiquité, la lettre n’allait jamais non plus sans la voix, sans le *carmen* – chant et envoûtement à la fois. Les arts oratoires se développant, déclamation et récitation étaient au cœur de l’enseignement et de la vie publique. Ce qui était écrit se faisait entendre sur différentes scènes. Retrouver dans un effort de traduction contemporain la nature même d’une telle œuvre poétique : un texte à dire et à chanter. Le texte original est en *scriptio continua*, comme le prouvent en particulier les manuscrits les plus anciens de Virgile que nous ayons conservés, c’est-à-dire en écriture continue, sans séparation de mots ni ponctuation. Pour la lecture, les commentaires antiques insistent régulièrement sur la nécessité de bien scander et découper le texte en unités de sens plus ou moins longues – la *distinctio*, forme de ponctuation orale. J’ai donc repris la traduction en composant de nouvelles formes de scansion du vers, et en créant de brefs poèmes à l’in-

térieur du texte ancien. Traduire revient ici à scander la matière écrite, à proposer une interprétation du chant lui-même, à rendre de nouveau possible sa lecture orale. Faire une chanson. Retrouver l'expérience du poème comme performance d'une voix chantée, récitante, qui traverse plusieurs autres chants, plusieurs histoires, savoirs et poèmes compilés, détournés, traduits. Ce que je veux dire, c'est qu'il faudrait se réunir un soir et lire à voix haute ces chants de la terre que sont les *Géorgiques*, comme les Latins, les Anciens le faisaient. Il est presque mutilant de ne plus lire ces textes antiques que selon nos seuls critères de réception littéraire. Traduire Virgile, ce fut pour moi recueillir et habiter aujourd'hui une langue frappée de silence alors qu'elle était dans toute la culture romaine cette langue de la récitation et de la déclamation. Il s'agit donc de faire chanter à nouveau le chant ancien. *Carmen mundi*. Le chant du monde. Reprendre les descriptions, les visions de ces maîtres poètes, rhéteurs disparus, qui donnaient du monde par la lettre, la *littera*, une connaissance, et restituaient une contemplation du spectacle du monde, que l'on partageait dans la *recitatio*, la lecture publique et déclamée de l'œuvre. Oui, garder le témoignage de la *recitatio* de Virgile en personne, quand il faisait la lecture de ses *Géorgiques*. On rapporte, dans l'Antiquité, que le grand poète lisait « avec une douceur et une séduction absolument étonnantes ». Travailler sur la douceur, dans cette profonde nostalgie de ces civilisations pour lesquelles si littérature il y avait, son rôle était de s'incarner dans la lecture partagée, et d'inventer ainsi un monde commun, de faire tenir le monde dans lequel nous vivons ensemble. La seule façon de faire monde était de raconter une histoire, d'être capable de dire un poème, un chant. Nommer le monde, c'était le vivre et le connaître. Nommer les plantes, les animaux, les étoiles, les reliefs de la terre, les événements et les sentiments... La poésie commence avec simplicité par dire le bien des choses et des actions. Dire les choses telles qu'elles nous sont rapportées

ou telles qu'elles nous apparaissent et viennent nous toucher. Se souvenir de ce vieil Indien de Wolf Point dans la réserve de Fort Peck, Montana, habitée depuis plus de mille ans par les Amérindiens, qui racontait que nos enfants ne survivraient pas si nous ne leur racontions pas quelque chose sur eux-mêmes, sur le monde dans lequel nous vivons. Nous survivrons avec les mots que nous serons capables d'inscrire pour dire et faire le monde autour de nous. Survivre sur terre avec les mots des autres – ceux qui ont quitté la terre.

Mais remonter le temps, c'est toujours prendre le risque d'une découverte qui nous précède. D'une certaine façon, le texte antique nous précède. C'est ce que nous avons, modernes, nommé l'Antiquité – désignant ainsi ce qui nous éclaire de notre lointain passé, ou de ce *lointain-près*, si l'on me permet cet emprunt à la langue mystique des béguines, ouvert comme un horizon par notre curiosité contemporaine. La vie rôde dans les interstices de ce curieux dialogue entre morts et vivants. Par Antiquité nous avons désigné cette étrange proximité vécue, interprétée et lue dans l'éloignement. Certes, nous ferons l'« inventaire des différences » (Paul Veyne), mais l'abîme ainsi dessiné, ce que nous aurons établi comme très lointain de nous aura pris paradoxalement, du fait même d'avoir réalisé ce constat, une familière étrangeté. Cette œuvre, cette histoire si anciennes n'existent plus à nos yeux que des questions que nous sommes en mesure, depuis notre fugitif présent, de leur poser. Mieux encore, elles n'existent que des questions que nous découvrons en les interrogeant qu'elles nous posent et posent à notre présent, voire à notre avenir. Les textes anciens ont certes toujours quelque chose à nous apprendre, à condition pour cela de les transmettre dans leur littéralité pour les interroger de nouveau, mais plus encore d'une certaine façon les textes anciens ont quelque chose à apprendre de nous. Notre tâche est

de leur parler de nous, de les interroger depuis notre condition, notre éloignement, et de bâtir ce *lointain-près*, dimension sans laquelle nulle civilisation n'aurait de profondeur, et ne saurait se transmettre ni se renouveler. De cette hybridation de notre présent et de ce très lointain, du sang mêlé de l'ancien et du contemporain dépend notre avenir. Qu'un nœud gordien ait attaché le futur et l'ancien, comme les textes et les âmes, voilà qui demeure embarrassant, indu pour notre temps. Nous avons la particularité d'avoir imposé progressivement la partition des vivants et des morts, des contemporains et des très lointains. Or ce que nous nommons encore Antiquité devrait ici apparaître comme un texte-épreuve offert au monde futur. De l'Antiquité nul ne devrait chercher une doctrine, un mode de pensée, mais un certain goût pour les questions qui mettent en risque, une indifférence aux mots d'ordre contemporains qui prétendent au pouvoir de nous dire comment penser. Nous pouvons nous définir à la façon dont les objets de l'Antiquité ont coutume d'exister dans l'entendement des générations et des cultures successives. Relire aujourd'hui Virgile, c'est ainsi mettre à l'épreuve notre propre souci contemporain du monde, notre propre (im)puissance à le décrire, le chanter et l'adopter, d'une certaine façon.

Adopter les déséquilibres du poème. Passer avec souplesse du traité d'agronomie aux fables mythologiques, de la contemplation à l'épopée, ou au genre politique. L'œuvre se construit à partir d'énoncés et de connaissances tirées d'une littérature didactique visant à donner aux travaux agricoles, au soin des terres, une importance stratégique, culturelle. *Georgicon libri quatuor*, les quatre livres des géorgiques. Comment comprendre aujourd'hui ce mot *géorgique*, et quels usages lui attribuer ici ? On ne doit pas en rester à la seule tradition sous laquelle s'abrite le poème. Mais tenter de désigner le déplacement opéré par le poème de Virgile. *Géorgique*, mot latin translittéré du grec, *geôrgikos*, pour désigner ce qui a rapport au travail de la terre – composé du mot terre *gê* et de *ergon*, en grec, travail, action, œuvre, besoin, nécessité... Ce qui est à faire pour la terre, ce qui doit nous mobiliser, nous pousser à agir, à nous soucier de la terre. Dans le texte de Virgile, un mot revient d'innombrables fois qui fait écho à *ergon*, le mot latin *cura*, très riche et très ouvert, qui évoque également le soin, le souci, le labeur, l'attention et la sollicitude, mais aussi l'angoisse, l'inquiétude. Et qui peut désigner une forme d'amour, d'attachement, de curiosité et d'intérêt. Voilà le sens qu'a pris, pour moi, ce vieux terme de *géorgique*. De la terre comme souci, et sujet de notre œuvre et de notre expérience au monde. De notre perception du monde

sensible opérée par le langage, de sa beauté comme de son étrangeté : espaces, paysages, bêtes, végétaux, humanité... Perception traduite en un long poème dans lequel je découvre, des siècles plus tard, le drame de la domestication des sols, des plantes et des bêtes, l'évocation de l'impossible et pourtant nécessaire douceur civilisatrice, constamment contrariée par les fantômes des guerres civiles : *En ces temps-là, on n'a vu que menaces dans les entrailles de triste augure, et du sang couler dans les puits, seuls les cris des loups hurlant déchiraient la nuit des grandes villes, jamais nulle part la foudre n'avait autant frappé dans un ciel aussi calme, et jamais on ne vit autant de fois de sinistres comètes briller.* Et Virgile commence régulièrement par s'emparer d'un besoin de mouvement, d'un appétit d'espace, devant l'insoumission naturelle du monde végétal, animal et cosmique. Et devant le drame des commencements que la mythologie met en scène du haut de l'Olympe où les divinités représentent les contrariétés, les contradictions qu'affrontent les hommes sur terre et avec la terre. Virgile semble nous interroger ainsi sur ce qui peut nous lier à la terre et nous en délier, sur notre situation précaire d'hôtes fugitifs des paysages et des labours, faisant de la description des travaux et des soins à fournir une sorte de mémoire perdue de nous-mêmes, de notre condition de terrestres. Lire et retraduire aujourd'hui ce grand poème virgilien, c'est entendre de très loin ce chant adressé à notre usage de la terre et à notre vie commune sur terre. Comment parler de la terre, et parler de nous, les terrestres, les terriens, alors que nous sommes entrés dans une ère nouvelle où nous devons appréhender le système fragile et complexe par lequel les phénomènes vivants modifient la terre, jusqu'à sa possible destruction ? Comment, de nouveau, faire entendre la possibilité de chanter le soin et le travail, la relation et le souci de l'humanité sur la terre ? Il y a ainsi un futur virgilien dans la mélancolie même de l'œuvre relue aujourd'hui : chanter l'humilité du réel, du sol, du paysage, de l'animal, de

VIRGILE

Le souci de la terre

À quoi peut bien nous servir de nos jours un tel ouvrage, rédigé dans la campagne italienne il y a plus de deux mille ans? Virgile annonce son projet dès l'ouverture de son œuvre : traiter des techniques et des arts de la *res rustica*, la matière agricole : travaux des champs, culture de la vigne, élevage et apiculture.

Retraduire aujourd'hui ce poème, c'était découvrir combien ce texte résonne avec nos préoccupations et notre sensibilité contemporaines : fragilité du vivant et des espaces naturels, lien des hommes à la terre, aux végétaux et aux animaux. Célébrer notre obscure condition terrestre dont nous semblons nous éloigner toujours davantage. C'était revenir à la source de ce texte étrange, qui sous prétexte d'agriculture s'ouvre sur une réflexion beaucoup plus vaste sur l'état du monde. Un livre rédigé dans une période trouble et sanglante, et qui en porte les cicatrices. C'était montrer enfin qu'il s'agissait d'un grand poème sur la beauté autant que sur l'instabilité du monde, la guerre, la pensée de la fin des êtres et des choses, la fuite du temps.

Cette nouvelle traduction des Géorgiques s'inscrit dans le travail entrepris par Frédéric Boyer depuis une vingtaine d'années de retraduire des textes anciens (la Bible, saint Augustin, Shakespeare, la Chanson de Roland, le Kâmasûtra). Il a récemment publié Là où le cœur attend et Peut-être pas immortelle aux Éditions P.O.L.

Le souci de la terre
Virgile



Cette édition électronique du livre
Le souci de la terre de Virgile
a été réalisée le 25 février 2019
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072840333 – Numéro d'édition : 347582).

Code Sodis : U23698 – ISBN : 9782072840340
Numéro d'édition : 347583.